suis pas sûre encore qu'elle s'en tire bien. Tenez-vous tranquilles ! continua-t-elle, en s'adressant à ses cinq rejetons qui avaient l'eau à la bouche tandis que leurs grands yeux avides considéraient la bouillie fumante. Maman ne peut pas tout faire à la fois. A-t-on jamais entendu de la vie ! Christine devait avoir dépassé la cinquantaine, et Mie est arrivée au village, il y aura dix-huit ans à la Saint-Jean. Disons la prière, Pieter ; les enfants ouvrent des bouches et des yeux à ne pouvoir comprendre soi-même ce qu'on dit.

Jansen retira sa pipe de ses lèvres, rabattit sa casquette sur ses yeux et la femme donna à son aîné un coup dans les reins pour lui signifier qu'il avait, lui aussi, à baisser les paupières.

On pria. Pieter priait sincèrement, le cœur reconnaissant. Willem, son voisin, n'avait certainement pas un aussi bon souper que lui à donner à sa femme et à ses enfants. Sa prière était presque achevée lorsque son regard, glissant sous la visière de sa casquette, rencontra les joues rouges de sa femme et de ses enfants florissants de santé ; il ferma de nouveau les yeux, et dit en élevant son cœur vers l'auteur de ces bienfaits :

— Mon Dieu, je vous remercie, Amen !

Nette Jansen avait prié de son côté, mais elle s'était un peu écartée du texte. Christine la boiteuse venait de mourir et Nette pensait à ello, en se demandant quand aurait lieu l'enterrement et s'il y aurait des parents pour assister au convoi ; puis il lui vint à l'esprit que Dieu aurait pu la rappeler elle-même, et combien Pieter aurait été malheureux de rester seul avec les enfants. Une larme lui vint à cette pensée dans l'œil gauche — car c'était toujours de cet œil qu'elle pleurait d'abord — et elle remerciait intérieurement le Seigneur d'avoir été épargnée encore cette fois, et s'adressant à voix basse au Père qui est dans les cieux, elle disait :

— *Mon Dieu, je vous remercie, Amen !*

Les enfants avaient depuis longtemps achevé leur oraison et leurs yeux se clouaient tantôt sur le plat, tantôt sur leurs parents, épiant le moment où ceux-ci allaient être prêt.

Le père releva sa casquette, la mère donna le signal, et en moins de cinq minutes la bouillie avait passé de la jarre dans les estomacs.

Le repas était achevé. Les enfants furent bientôt couchés. Pieter réunit les restes des tisons dans l'âtre, la flamme monta gaiement et il ralluma sa pipe. Nette donna le sein au plus jeune des enfants qui reposait dans son berceau d'osier, et le petit polisson fit un vacarme d'enfer.

— Bon Dieu ! dit Nette, en arrêtant son regard sur le nourrisson, qu'il est encore petit.

— Que veux-tu dire par là, Nette ? demanda Pieter calmement.

— Ce que je veux dire : songe donc que si tu n'avais pas d'ouvrage, si tu étais malade comme le voisin Willem ou si Dieu nous prenait toi ou moi, que deviendraient nos pauvres enfants ? Albert, l'aîné, n'a que neuf ans, et le petit au berceau n'a pas onze mois, et à la Chandleur...

— Eh bien, il n'y a pas de quoi s'alarmer, dit Pieter toujours impassible, il faut bien que nous ayons la demi-douzaine complète. N'est-ce pas Nette ?

— Oui, les hommes parlent tous de même, répondit la femme en souriant.

— Les enfants sont des bienfaits de Dieu ; on doit les accueillir *quand ils* viennent, interrompit l'homme. D'ailleurs ils grandissent et leur temps de travailler arrivera. Tu verras, Nette, dans quelques années...

— Ta ta ta ! railla gaiement la ménagère : petit enfant petite peine, grand enfant grande peine ; et puis tu sais; quand il y a trop de petits cochons, l'auge devient trop petite...

— Doucement Nette, un peu de patience. Nous n'avons pas encore souffert de la faim, et nous n'avons pas encore manqué du nécessaire. Je suis bien portant, je gagne un bon salaire, tu n'es pas malade et les enfant sont tous, Dieu merci, aussi frais et aussi frétillants que des poissons dans l'eau.

— Oui, cela est vrai, Pieter, mais si le malheur allait entrer chez nous comme chez Hermsen ?

— Si... si... Dieu nous est venu en aide jusqu'ici, pourquoi cesserait-il de nous aider? Tu dis que nous avons trop d'enfants, mais s'il y en avait un de malade et si Dieu nous le prenait:..

— Pour l'amour du ciel, Pieter, ne parle pas ainsi. C'est péché que d'avoir de ces idées.

Et tout effarée, elle se pencha vite sur le berceau d'osier pour donner un baiser au petit dormeur, comme si elle avait craint que la faucheuse n'eût d'abord des vues sur celui-là. Mais le petit amour, peu édifié sur la tendresse maternelle, faisait une laide et triste grimace et était déjà en voie de crier, quand la mère, balançant vivement le berceau, le rendormit en chantant.

II

Qui était Mie ? Il n'y avait pas un habitant du village qui eût pu le dire, bien qu'aucun d'eux n'ignorât l'histoire que l'aubergiste de l'*Etrille* s'entendait à merveille à raconter.

Et il n'y avait rien d'étonnant, car l'aubergiste et les Hermsen avaient toujours été d'excellents amis, et il se rappelait encore comme si la chose s'était passée hier, que Klaes — il y avait eu dix-sept ans à la dernière Saint-Jean, — était venu un matin à six heures le trouver à l'étable juste au moment où il venait lui-même de donner à boire au veau. Il se souvenait fort bien que Klaes, hors d'haleine, lui avait dit :

— Ecoute Christian, je vais te raconter une nouvelle extraordinaire.

En comment Klaes avait l'air tout troublé, et comment ils étaient entrés ensemble dans la petite cuisine au fond de la grande salle de l'auberge. Là, Klaes avait continué :

Ecoute, Christian, tu es un homme sur qui l'on peut se reposer, pense donc ce matin...

Mais Klaes avait d'abord regardé du côté de la porte pour voir si personne n'était derrière aux écoutes, puis quand Christian lui avait donné l'assurance qu'il pouvait faire ses confidences en toute sûreté, il avait repris la parole et dit :

— Ce matin, à trois heures, j'avais attelé le cheval au tombereau pour transporter du fumier et j'avais déjà une charge pleine; je sortais du village pour charrier le tout au Pré-aux-Vaches, quand j'aperçois — ah ! c'était très drôle — au milieu du chemin, près du vieux poteau, un petit berceau, un berceau de fer, avec un rideau vert. Je descends, cours au berceau, soulève le rideau et, juge de ma surprise, je trouve une petite créature, endormie, avec une si jolie petite tête que l'on eût dit un petit ange. Tu comprends, Christian, que je fis une étrange figure en voyant cet enfant-là devant moi. Il se mit à pleurer et je ne ne savais que faire pour le calmer. Une bonne résolution doit se prendre vite ; je déposai le berceau dans le fossé au bord de la route ; je me hâtai de conduire ma charge de fumier au Pré-aux-Vaches, et, quand je revins, le berceau était encore à sa même place, je le chargeai avec l'enfant sur mon tombereau.

« Quand je revins à la maison, ma femme venait de laver le beurre, et quand elle vit le berceau et dans le berceau *l'enfant*, elle poussa un grand cri. Alors, Christian, nous avons réfléchi à ce qu'il y avait à résoudre, et nous avons été d'avis que nous devions prévenir le bourgmestre.

« C'est ce que j'ai fait, et le bourgmestre et Strick, son secrétaire, sont venus chez nous ; mais ils n'ont trouvé dans le berceau que l'enfant, une brassée de foin et une lettre cachetée avec cette suscription : « On recommande l'enfant à celui qui le recueillera; Dieu l'en récompensera. L'enfant est baptisée et s'appelle Marie. Ce berceau doit lui rester et la lettre ne doit être ouverte que par elle, lorsqu'elle sera majeure.

C'était tout ce qu'il y avait sur l'enveloppe, et Klaes avait demandé au bourgmestre la permission d'élever la petite créature, car, depuis treize ans qu'il était marié, sa femme n'avait pas eu d'enfants et il n'en espérait plus.

De tout cela, l'aubergiste, qui passait pour avoir une mémoire exceptionnellement heureuse, se souvenait fort bien, et il savait aussi que la veille du jour où *Klaes avait trouvé* l'enfant, une voiture s'était arrêtée devant l'auberge et que le cocher l'avait fait sortir de son lit en sursaut à force de tambouriner sur la porte ; puis ce même cocher avait bu un verre d'eau-de-vie et dit qu'il devait aller à B... Christian avait reconnu plus tard que le cocher n'avait fait cette confidence que pour le lancer sur une autre piste, car la voiture avait le lendemain traversé le village de Z... qui est dans une toute autre direction. Personne n'avait depuis lors revu la voiture.

L'enfant abandonnée avait été élevée par de braves gens qui l'avaient *recueillie comme* s'il avait été le leur et à cause des circonstances qui avaient accompagné sa découverte par Hermsen, on l'avait au village appelée partout Marie ou Mie-au-Berceau.

III

C'était quatre semaines après la soirée où nous avons trouvé Pieter Jansen et sa famille à *l'heure de souper. La matinée* était peu avancée et, comme le soleil à la fin de novembre ne paraît qu'à huit heures, il aurait fait noir si la pleine lune n'avait versé sa lumière blafarde sur la terre.

Pieter Jansen quitta d'un bond son lit de plumes et poussa le contrevent.

— Hein, de la neige ! Voyez-moi ça, l'hiver nous est arrivé tout d'un coup cette nuit. Viens donc, femme, viens, regarde cela.

Il jeta lui-même les yeux sur la petite place chaude qu'il venait de quitter.

— Viens, Nette, viens donc, il y a déjà un pied et demi de neige et nous avons à frayer un chemin devant la porte.

La *femme* obéissante fit ce que son mari désirait, et lorsque le plus gros de la neige sur la route, devant la maison, eut été balayé, elle alla suspendre le chaudron au-dessus du feu, versa une demi-once de café moulu dans une petite marmite, puis, lorsque l'eau se mit à chanter et à bouillir tout de bon, elle remplit la petite cafetière jusqu'au bord, remua avec un petit bâton le café qui surnageait pour le faire descendre et le laissa infuser encore quelque temps au coin de l'âtre. Quand Pieter eut savouré avec délices la première tasse — c'était abominablement chaud — il en demanda une seconde, se frotta les mains en signe de satisfaction et déclara qu'il l'avait trouvé excellent.

— Ecoute-moi. Pieter, commença la femme, lorsqu'elle eut vidé sa tasse à son tour, écoute-moi, Pieter, j'ai fait cette nuit un rêve extraordinaire que je veux te raconter tout de suite. J'ai rêvé qu'un homme, revêtu d'une robe blanche et lumineuse, comme celle de l'ange qui est dans l'église, au-dessus des fonts, était soudainement entré dans la cuisine. Je n'ai pu voir dans mon effroi s'il avait des ailes, et je ne sais pas si je lui ai offert une chaise, mais j'ai entendu très distinctement qu'il me disait : « Femme tu dois mourir et Pierre aussi mourra. Donc mettez ordre à vos affaires. » A ces paroles, il me sembla que la terre se dérobait sous moi et je répondis; « A la grâce de Dieu, mais qui veillera sur nos enfants. » Je pleurais dans mon rêve, Pieter, et je sentais mes larmes couler, mais l'ange me dit avec un doux visage : « Il y aura de braves gens qui s'occuperont de vos enfants, mais si vous voulez que les autres soient bons pour vous, soyez-le d'abord pour eux. » Là-dessus, Pieter, je me réveillai et je réfléchis à mon songe, et alors il me vint à l'idée que tout ce que Christine la boiteuse a laissé allait être vendu par les héritiers cupides, et je pensais à l'homme vêtu de blanc et à Mie-au-Berceau, voilà Pieter...

— Et tu pensais que nous ferions bien de prendre chez nous la petite fille abandonnée? interrompit le journalier.

— Oui, répondit la femme, car mon songe, me suis-je dit, a une double signification : d'abord que peut-être nos jours sont comptés et que nous devons avoir, pour le pauvre agneau, la même sollicitude que pour nos enfants.

Les braves gens, qui étaient eux-mêmes chargés de famille, s'accordèrent donc à joindre à leurs cinq enfants, bientôt six, la petite fille orpheline et ils croyaient fermement que c'était la volonté de Dieu qui les en récompenserait.

Il fut convenu que Pierre achèterait à la vente, avec les épargnes de sa femme, le berceau de fer ; car le berceau en osier était vieux, branlant, et... peut-être allait-on en avoir besoin pour la sixième fois dans quelque mois.

IV

Nette Jansen avait eu raison, tout ce qu'avait laissé Christine la boiteuse devait être vendu, le matin même, au plus offrant, par le commissaire-priseur.

Stoffel (1) Holmes, l'avare, et la longue Grete (2), sa sœur, étaient les seuls héritiers. Personne au village ne mettait en doute qu'ils n'eussent rien eu si Dieu n'avait pas rappelé Christine la boiteuse d'une manière si prompte, car il était certain que le tout aurait dû revenir à Mie-au-Berceau.

Il y avait peu d'acheteurs ; on riait des saillies et des quolibets du crieur, mais on ne surenchérissait pas. La plupart des lots échurent au marchand de bric-à-brac Samuel, que l'on pouvait reconnaître à cent pas à son nez et flairer à vingt, car il était un vrai fils d'Abraham.

— Tu ne veux donc rien perdre, gronda tout-à-coup la voix rauque de Stoffel Holmes ; il ferait beau voir que tu emportasses le berceau par dessus le marché, vieil avaletout. Tu as pourtant assez souvent mangé et bu à la table de tante Christine et tu l'as assez souvent importunée.

A ce moment, Pieter qui, les mains dans ses poches, suivait de loin la vente, vit la pauvre Mie-au-Berceau, que tout le monde aimait, saisie au bras et expulsée par les héritiers sans cœur, de cette maison où elle avait reçu pendant près de dix-huit ans la plus cordiale hospitalité.

La pauvre Marie, seule, abandonnée de tous au monde était là immobile, et dehors il faisait si froid, et les héritiers rapaces de sa seconde mère inoubliée avaient été si grossiers à son égard, que la faible et sensible jeune fille se mit à pleurer à chaudes larmes sur le seuil de la maison, sur ce même seuil où elle avait tant de fois joué quand elle était enfant.

— Un véritable objet d'art, ricana le crieur, quand on fit passer le berceau en fer par la fenêtre, une vraie rareté, continua-t-il, et dont l'origine est très probablement illustre.

Un éclat de rire souligna cette remarque.

— Y a-t-il marchand ? reprit le crieur au milieu des railleries.

— Cinq sous ? fit une voix à l'intérieur de la maison.

— Un quart de florin, répliqua Pieter Jansen.

— Encore un, cria le juif Samuel.

— Trois quarts, reprit la voix de l'intérieur.

— Un florin, recommença Pieter avec animation.

— Un et quart dit le juif.

— Un et deux quarts, répliqua la voix du dedans.

— Tout est bien qui va par trois, fit Pieter en faisant un signe de tête au crieur.

— Un florin trois quarts, répéta ce dernier. Personne ne dit mieux qu'un florin et trois quarts. Une fois, personne ne dit mieux, deux fois, trois fois, adjugé.

Le marché était conclu, et le crieur remit à Pieter le berceau acquis par lui, non sans l'accompagner de quelques quolibets de circonstances.

V

On était aux approches de la Chandeleur, et la demi-douzaine allait se compléter chez Pieter-Jansen. Mie-au-Berceau, hébergée chez les braves gens depuis deux mois, était maintenant la fidèle assistante de Nette et l'amie des enfants qui s'attachaient à la grande et belle jeune fille comme le lierre aux arbres.

Pieter entra. Il était allé à la ville, et jeta un petit paquet sur la table.

— Voilà, femme, dit-il, le nouveau rideau pour le berceau. Si Mie veut le coudre, le tout peut être prêt en un tour de main.

— A merveille, dit Nette en ouvrant le paquet; la frange est très belle aussi, ajouta-t-elle en tâtant l'étoffe. Combien l'as-tu payée l'aune ?

— Le juif éhonté en demandait un florin, mais je lui ai donné un quart, et il s'en est contenté.

— Ils s'entendent à dépouiller les vivants, dit Nette, mais tu n'as pas fait un mauvais *marché, nous t'enverrons faire d'autres* commissions. Et maintenant Mie, descends-nous le vieux berceau du grenier, nous enlèverons le vieux rideau et nous nous hâterons de coudre le neuf.

Mie courut à toutes jambes chercher sa première demeure et revint bientôt après avec le berceau dans la cuisine. Puis elle se mit à l'œuvre.

— La doublure résiste, je ne puis la découdre, dit la jeune fille, après avoir passé une demi-heure en vains efforts pour la détacher. On dirait qu'il y a du papier dessous ; voyez donc Pieter.

— Quoi ? demanda Jansen, qui était sur le point d'échanger ses souliers contre des sabots. Du papier sous la doublure ? Voyons... Je crois vraiment petite, que tu as raison.... Oui, oui..., il y a quelque chose dessous. Vite... vite... arrache le tout, petite, ne coupe pas. C'est un morceau de papier en effet, vois donc, Nette... il est tout léger... Va me chercher mes lunettes... Encore un papier... et encore un... Dieu du ciel ! Ils ont l'air de ces billets de banque que j'ai vu chez le receveur. Tiens, Marie, lis ce qu'il y a dessus : tes yeux sont plus jeunes que les miens.

Et quand Mie-au-Berceau eut dit que c'était trois billets de la Banque des Pays-Bas valant chacun mille florins, Pieter demeura stupéfait et regarda la jeune fille sans pouvoir parler, bouche béante.

Cette découverte inattendue produisit dans la brave mais pauvre famille la plus vive émotion.

Marie n'avait pas raconté aux bonnes gens qui l'avaient recueillie si cordialement que sur la lettre cachetée qu'elle devait garder sans l'ouvrir jusqu'à sa majorité, il était écrit que le berceau de fer était sa propriété inaliénable. Elle n'avait pas voulu leur dire cela, car eût-elle possédé cent fois la valeur du berceau, elle aurait tout donné pour pouvoir rester avec des gens honnêtes et bons.

La somme considérable de trois mille florins cousus sous la doublure du rideau ne causa pas peu d'inquiétude à Pieter.

— C'est vrai, se dit-il après avoir maîtrisé son émotion, j'ai acheté le berceau et je l'ai payé assez cher. Le berceau m'appartient et aussi tout ce qui y était caché, mais... mais... si je veux rester honnête homme... je dois...

Le démon de l'argent l'interrompit. Il en avait été bien souvent question de ce démon, *dans les sermons* que Pieter entendait le dimanche à l'église, mais qu'avait-il, lui pauvre diable, à s'occuper du démon de l'argent? Et pourtant en ce moment ce démon le tourmentait et lui conseillait de tout garder.

Pieter n'avait pas encore prononcé un mot que sa femme se prit la tête dans les mains et s'écria :

— Vois-tu, Mie, maintenant te voilà d'un coup tirée d'embarras! pourvu que tu n'ailles pas devenir trop fière pour rester avec nous. Trois mille florins, c'est une fortune !

Et Nette voulut encore mieux regarder un à un ces curieux billets si soudainement entrés comme à la dérobée dans la maison.

Après beaucoup de si et de mais, il fut décidé qu'on romprait le cachet de la lettre que Mie-au-Berceau alla chercher... Dans la lettre il n'y avait rien qu'on ne sût déjà : elle disait que la jeune fille trouverait sous la doublure du rideau vert du berceau trois mille florins, et que cette somme lui servirait de dot assez ronde lorsqu'elle se marierait avec un jeune paysan. — Marie devint, à ces dernières paroles, toute rouge jusqu'aux oreilles — et la lettre disait encore qu'elle devait se montrer reconnaissante envers ses parents adoptifs.

Cette phrase fit rouler de grosses larmes dans les yeux de Marie. Elle pensa au brave Klaes Hermsen et à la bonne Christine la boiteuse, qui maintenant n'avaient pas besoin de reconnaissance.

Pieter avait vaincu le démon de l'argent et ne voulut rien de la trouvaille ; mais Marie soutint que ces trois billets étaient à lui, puisqu'il les avait en quelque sorte achetés avec le berceau, et elle déclara qu'elle n'en voulait pas un florin pour elle-même.

— Tu es sotte, petite, interrompit Nette Jansen d'un ton résolu. Où a-t-on jamais vu au monde que pour deux florins on en ait acheté trois mille ?

Et elle rendit les trois billets à Marie.

Mais la jeune fille s'empressa d'en remettre deux devant Pierre.

— Et si je veux être sotte ? dit-elle.

Nette reprit un des deux billets et le restitua à Marie.

Et la chose en resta là.

Mie-au-Berceau ne quitta pas la maison des braves gens. Pieter alla déposer au nom de la jeune fille les deux mille florins à la caisse d'épargne, jusqu'à l'arrivée du jeune paysan, dont il était question dans la lettre, et, « il ne fera pas attendre » ajouta-t-il avec un sourire. Le troisième billet lui servit à acheter un lopin de terre, deux vaches et un cheval. Il dit à tous ceux qui s'étonnaient de sa prospérité que Dieu lui avait envoyé « mille » bénédictions et on le crut volontiers puisqu'il avait pris à sa charge la pauvre orpheline abandonnée.

Trois jours après la Chandeleur, Nette Jansen eut un sixième enfant, une petite fille, dont Mie-au-Berceau fut la marraine, et la petite était jolie à ravir dans son berceau de fer recouvert d'un rideau neuf. C'était une vraie joie.

Le « jeune paysan » ne tarda pas à se présenter : l'année d'après, le frère de Nette Jansen revint du régiment ; Mie-au-Berceau lui plut, il plut à Mie, et au bout de l'année, ils étaient mari et femme. Ils ont emporté chez eux le berceau, et jusqu'ici il n'est point resté inoccupé.

CREMER.

(1) Abréviation d'Annette.
(2) Abréviation de Marie.

(1) Christophe.
(2) Marguerite.

La Greffe animale

Les chirurgiens accomplissent, actuellement, de véritables merveilles, grâce à la greffe animale.

Les premiers faits de greffe animale ont été dus à l'empirisme. Des saltimbanques, à des époques diverses, ont montré des rats à trompe. C'étaient de simples rats auxquels on avait greffé, sur le front, une queue de rat.

Les saltimbanques exhibent aussi parfois des oiseaux cornus, des coqs présentant au-dessus de la racine du bec une corne longue et acérée. Cette corne n'était autre chose qu'un ergot arraché à un autre coq et appliqué dans une incision de la peau ; on le maintenait immobile à l'aide de bandelettes ; peu à peu, l'onglon avait pris racine pour ainsi dire, continuait à croître et se transformait en véritable corne.

D'autres saltimbanques ont montré des lapins à trois oreilles obtenues également par la greffe artificielle.

Dans les duels d'étudiants allemands, il arrive très souvent qu'un des combattants, d'un coup de sabre, enlève le nez de son adversaire. Dans ce cas, l'un des témoins ramasse la partie détachée et, dit-on, la met dans la bouche pour l'empêcher de se refroidir et de perdre sa vitalité.

Pendant ce temps, ses camarades nettoient la plaie du blessé, arrêtent l'hémorragie ; puis, l'un d'eux applique bien exactement l'extrémité détachée du nez sur sa base, la fixe par des bandelettes de sparadrap, et, bientôt, les deux parties se recollent, se résoudent sans autre inconvénient qu'une légère cicatrice, une simple ligne blanche. Pareille opération se fait, du reste, quand le coup de sabre a enlevé une oreille.

L'année dernière, le docteur Larrey a raconté le cas curieux d'un jeune homme qui avait eu un doigt coupé et ensuite recollé. C'était un menuisier, âgé de vingt-huit ans qui, ayant reçu un coup de hache sur le pied droit, eut le gros orteil presque complètement détaché. Un médecin, immédiatement appelé, lava la plaie et maintint juxtaposées les deux parties à l'aide de bandelettes imbibées de collodion. Vingt-quatre jours après la cicatrisation était complète.

Il arrive fréquemment que les bouchers, les bûcherons, d'un coup de hachoir ou de hache, se coupent un ou plusieurs doigts ; généralement, l'opération de la greffe réussit.

La « rhinoplastie », — l'art de créer un nez artificiel aux personnes qui de naissance ou par accident en sont dépourvues, — est utilisée fréquemment.

La greffe de la peau, destinée à remplacer celle des parties dénudées par suite de brulures ou d'ulcères, est actuellement dans la pratique courante de la chirurgie. La peau transplantée peut être prise non sur le sujet même, mais également sur un autre individu.

La greffe des dents est dans l'art dentaire une opération ayant réussi un grand nombre de fois : le dentiste arrache une dent cariée à une personne et la remplace immédiatement par une dent saine, arrachée généralement à un pauvre diable, qui consent à ce sacrifice pour un louis, une pièce de cinq francs, un morceau de pain.

Le docteur Chibray, de Clermont, a réussi la greffe de l'œil et — particularité curieuse — la greffe de l'œil d'un animal sur l'homme vivant.

A propos des récentes exécutions qui ont eu lieu en Amérique, l'Association des chirurgiens a demandé que les corps des suppliciés lui soient remis immédiatement après le supplice, dans le but non de les employer à des expériences scientifiques, mais à des opérations chirurgicales de greffe artificielle, comprenant la greffe des dents pour le remplacement des dents cariées, la greffe des yeux pour les borgnes ou les aveugles, la greffe du nez pour les hommes sans nez, la greffe de la peau pour les victimes de brûlures ou d'ulcères, la greffe du cuir chevelu pour les chauves.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Commissions municipales. — Les 1re, 2e, 3, 7e et 8e sections se réuniront, lundi, 19 décembre, à cinq heures, pour examiner les questions portées à l'ordre du jour suivant :

1. Ecole communale de la rue des Arts; construction d'un portique-abri. — 2. Ecole communale de la rue Sainte-Elisabeth; demande de construction d'une cave dans l'habitation de la directrice; 3. Quartier du Hutin; proposition de MM. Dubar-Delespaul et divers autres riverains. — 4. Chemin de Cartigny; construction d'un aqueduc. — 5. Rue de Rome; prolongement jusqu'à la rue de Mouveaux; avis du Conseil sur les résultats de l'enquête. — 6. Compagnie des Entrepôts et magasins généraux, exécution du traité des 24 et 25 novembre 1885. — 7. Service des eaux; installation des chaudières n° 6 et n° 7, et pose de la conduite de 0.50; demande de crédit supplémentaire. — 8. Enseignement; cours de comptabilité, révision du traitement du professeur.

Croix. — La *Fanfare du Créchet* a donné, dimanche dernier, son exécution annuelle en l'église de Croix. C'est avec plaisir que nous avons constaté les progrès que fait cette société, depuis sa réorganisation, et nous devons féliciter son directeur M. Hodüm, et ses solistes MM. V. Leconte, A. Roussel et A. Boschart.

Le soir, un banquet, très-animé, reunissait les membres actifs et les membres honoraires au local de la société. Après un toast, porté en excellent termes aux membres honoraires, par M. le président Louis Pollet, diverses chansonnettes composées par un sociétaire M. A. Roussel, ont été chantées en l'honneur du président et du directeur.

Le reste de la soirée s'est passé, très agréablement.

Wattrelos. — La société les *Enfants de la Lyre* s'est fait entendre, dimanche dernier, en l'église paroissiale; l'exécution a été très bonne, les divers morceaux ont été très bien interprêtés.

MM. Auguste Quique, sous-chef et piston-solo et Henri Dierkens, saxophoniste, ont joué en véritables artistes.

Nos félicitations à M. Honoré Molard, le nouveau et dévoué directeur de la société.

Le lendemain, *les Enfants de la Lyre* étaient réunis dans un banquet, présidé par l'honorable M. Lezy-Salembier. La plus grande cordialité n'a cessé d'y régner.

Des toasts ont été portés, par un membre de la Société; MM. Lezy-Salembier, Jules Fournier et Pierre D'Hallain ont répondu.

Chansons et chansonnettes se sont ensuite succédé, et l'on s'est separé, fort tard, dans la soirée, en se donnant rendez-vous pour l'année prochaine.

Cartes de visites pour nouvel an, ivoire, bristol, deuil, imprimerie du *Journal de Roubaix* voir prix 4e page.

Afin d'éviter tout dérangement aux abonnés ou lecteurs éloignés, nous remettons, aux porteurs du *Journal de Roubaix*, des bons de commande qu'on est prié de remplir. Les mêmes porteurs déposeront les cartes de visites chez les personnes qui les auront commandées.

On nous demande l'insertion de la note suivante :

« Les personnes désireuses de remplir les fonctions de commissaires à la fête-conférence, organisée par la 127e section des *Prévoyants de l'Avenir*, sont priées de se rendre, aujourd'hui dimanche 18 décembre, à 10 h. du matin, au Théâtre de Roubaix (Hippodrome).

» Sont également convoqués, au même lieu, et à la même heure, les commissaires, déjà nommés pour leur communiquer des renseignements sérieux.

» Tous les sociétaires devront se trouver, au café du *Globe*, de 4 à 5 h. après midi, le même jour.

» Les sociétaires ayant, en dépôt, des cartes d'entrée, sont invités à rendre ce qui leur reste, au café du *Globe*, le lundi 19 décembre, de 10 heures à midi. »

Ecole nationale des Arts industriels de Roubaix. — Cours de physique et de chimie, rue du Collège. Professeur : M. A. Beghin. — Cours de physique, lundi 19 décembre, à 8 h. du soir. — Hydrodynamique, siphons, pompes.

Cours de chimie, jeudi 22 décembre, à 8 h. du soir. — Arsenic, antimoine, bismuth, air.

A l'occasion du renouvellement de l'année, des vacances seront accordées aux professeurs et élèves, à partir du 31 décembre et se termineront le 7 janvier 1888.

TOURCOING

Elections du Tribunal de Commerce DE TOURCOING

Scrutin du 18 décembre 1887

L'élection du 4 décembre 1887 n'ayant pas donné la majorité prescrite par la loi, le scrutin de ballottage a été fixé par arrêté préfectoral, en date du 20 octobre 1887, au dimanche 18 décembre 1887.

Le bureau de vote pour les deux cantons de Tourcoing est établi à la Mairie de Tourcoing : le scrutin s'ouvrira à 10 heures du matin et sera fermé à 4 heures du soir.

Sont candidats :

Aux fonctions de Président :

M. JULES DESURMONT, ancien juge.

Aux fonctions de Juges :

MM. AL. DELETOMBE, juge-suppléant, sortant d'exercice ;
ED. SIX, juge-suppléant.

Aux fonctions de Juges-Suppléants :

MM. DENIS FRYS, juge-suppléant, sortant d'exercice ;
CH. POLLET-CAULLIEZ, négociant à Tourcoing.

Paroisse Notre-Dame. — Aujourd'hui, dimanche 18 décembre, aura lieu à l'église Notre-Dame, à cinq heures et demie, la réunion annuelle des Œuvres eucharistiques de la ville avec allocution et procession à l'intérieur de l'église.

La cérémonie sera présidée par Monseigneur L'Exarque d'Antioche, évêque de Tanéas, (en Syrie).

FEUILLETON DU 19 DÉCEMBRE. — 98

LE

SECRET DU SQUELETTE

PAR GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE
POMPONNE

IV

Grévistes allemands

Et pendant quelques secondes on n'avait entendu que les cris des deux pauvres petits...

Enfin ils avaient obéi.

Trégan les avait emmenés tous les trois.

Et M. Rouvray avait poussé alors un profond soupir... Un soupir de soulagement.

Lui tout seul, il pouvait regarder la mort en face, la braver... Mais ses enfants... Sous ses yeux !... Sa femme !...

Et il bénissait Dieu d'avoir à souffrir seul.

Trégan se hâtait... il voulait revenir à son poste.

— Dépêchons-nous, Madame, disait-il à la jeune femme, qui trébuchait, aveuglée par les larmes, — il faut que je m'en retourne auprès de Monsieur...

Et il était revenu.

Debout, droit, derrière la grille...

Et quand celle-ci avait craqué, livrant passage à ce flot humain, il avait visé Gotlieb...

Oh ! celui-là n'était pas un des siens..., c'était un meneur !... Un agent de ceux qui voulait semer partout la haine et la ruine.

Et Gotlieb était tombé...

Trégan était bousculé, renversé à quelques pas du Teuton.

A lui aussi la foule passait sur le corps...

C'était au directeur qu'on en voulait...

La foule, brisant la porte, avait fait irruption dans le bureau.

A l'aspect de cet homme calme, debout et bui bravait tout péril et toute crainte, il y avait eu une hésitation, un silence... Mais des cris s'étaient fait de nouveau entendre, des hurlements ; ils avaient couvert la voix de M. Rouvray...

Et alors, la scène de mort avait commencé.

Mille avis divers se croisaient.

Les uns voulaient le brûler vif, d'autres, le précipiter dans l'un des puits.

Deux ouvriers ivres, l'avaient pris par le bras et le faisaient marcher...

Où la conduisait-on... dans sa maison même... Sa maison, bien simple cependant, et dont on lui reprochait le confortable et le luxe...

On voulait le faire assister à la scène de dévastation... les meubles, les porcelaines, les pendules, tout était précipité dans la cour...

Alors la rage l'avait pris, il avait voulu s'élancer sur ces vandales...

Ceux-ci se ruaient sur lui...

Il *tombait* une première fois, sanglant...

Il se raccrochait à une tenture... sa main rouge se plaquait sur le blanc d'un lambris...

Puis une brute sauvage, au moment où il se soulevait encore dans un effort suprême, l'abattait d'un coup de barre de fer...

Son corps était enlevé et précipité par une fenêtre...

Alors l'œuvre de destruction s'achevait, œuvre de destruction stupide et féroce... On brisait tout, on démolissait tout et on mettait le feu...

Et la bande de forcenés dansait une danse macabre, une farandole infernale autour de cet immense bûcher...

Une décharge interrompit la bande...

Quelques hurlements, trois hommes, une femme tombèrent, qui à la renverse, qui le nez dans les flammes, et tout s'éparpilla comme une horde de chacals et de hyènes effarés...

C'était la troupe qui arrivait... les dragons accoururent en hâte, mais trop tard !...

Et quelques heures après, il ne restait plus devant ce monceau de ruines, qu'une femme, une veuve presque folle, et deux orphelins désespérés !...

Mais Walter Handel pouvait se réjouir et se complaire dans son œuvre !... L'affaire avait été rondement menée.

Oh ! les appareils de la mine étaient en miettes... Avant six mois il était impossible de reprendre tout travail.

A Somain tout comme à Aniches, les stocks de charbons, incendiés, éparpilles étaient complètement détruits...

Il y avait place libre !... l'étranger pouvait faire des affaires.

Et Théodor Mindeau, le correspondant de la *Morgen Post*, de Vienne. qui, tout le temps de la bataille, s'était bien tenu à l'abri, recevrait certainement une grosse gratification à sa rentrée à Paris.

Franchement il avait tous les droits.

La nuit venait...

Dans la cour, vaguement éclairée par les reflets d'un tas de braises, dernier reste de l'incendie, l'un des corps allongés là et que l'on n'avait pu enlever encore, fit un mouvement.

Un « han !... » prolongé, un râle de mort s'exhala...

C'était Gotlieb qui revenait à lui...

Il n'était pas tout à fait mort...

Guère mieux, par exemple !... Trégan, justice de Dieu ! ne l'avait point manqué !...

Le gredin avait le temps de souffrir encore et de se reconnaitre.

Il appelait à l'aide !... dans sa langue maternelle... On accourait... on le relevait avec mille précautions, mille soins, et bientôt sur une civière, on l'emportait à l'hôpital...

Bien seul, Gotlieb, à cette heure.

Au moment même où on le relevait, Walter Handel, avec une passe au nom de Théodor Mindeau, reprenait le train se dirigeant vers Paris.

Est-ce qu'il avait à s'occuper de Fotlieb !... Un instrument d'ordre inférieur... il était tombé... à un autre...

Du reste, il faut rendre cette justice, que Théodor Mindeau tombant face en terre, Gotlieb ne se serait pas davantage soucié de lui...

Le lendemain de ce jour, Théodor Mindeau sonnait rue de Prony.

Un peu fier le Théodor. A la prochaine réunion des actionnaires, on n'aurait des compliments que pour lui.

— Pas d'accident ? demanda la baronne, après avoir écouté d'un air indifférent, bien qu'au fond elle enrageât, le récit détaillé des prouesses de Walter Handel.

Théodor répliqua d'un air indifférent :

— Non... rien...

Puis, se reprenant :

— Ah ! j'oubliais...Pardon... Gotlieb Thurner a été tué dans la bagarre...

Et en manière d'oraison funèbre, il ajouta :

— Vous savez, baronne, on ne fait pas souvent d'omelette sans casser des œufs...

Mme de Yunka hocha la tête :

— Ça c'est très regrettable... ça va faire un train d'enfer... Cette petite dinde de Gertrude va pousser des cris de pintade et comme elle est têtue comme une mule... on ne parviendra pas aisément à lui faire entendre raison.

Sur ces entrefaites, sans frapper, Gertrude Hertzen se montra sur le seuil de la porte...

Durant un instant, elle s'arrêta, regardant tour à tour sa maîtresse st Théodor,

Puis, d'une voix calme, froide, elle demanda :

— Il est mort, n'est-ce pas ?...

C'était plus effrayant qu'une explosion de colère, de cris, de pleurs !...

— Que veux-tu, ma pauvre enfant, fit la baronne, — c'est le sort de la guerre... Mais on prendra soin de toi, tu peux en être certaine, on ne sera pas sans reconnaître les services rendus... on ne t'oubliera pas.

Sans écouter sa maitresse, sans lui répondre, Gertrude reprit sur le même ton posé :

— Je savais bien qu'il était mort...

Et sans attendre les protestations de sa maîtresse, celle que Théodor croyait devoir y joindre, elle quitte le petit salon...

Où allait-elle ?...Dans sa chambre d'abord, faire ses préparatifs de départ. Elle ne voyait que Gotlieb, ne voyait que Gotlieb.

Avant tout elle voulait savoir où il etait, et s'il n'était plus temps de le revoir encore, de savoir où on l'avait mis.

Un châle sur ses épaules du linge dans un petit sac, et elle partait.

Gotlieb était à l'hôpital.

Deux sœurs grises ne quittaient pas son chevet.

Ce n'était pas qu'il fut doux ou même poli avec elles.

Depuis qu'il avait repris connaissance, l'hercule était en proie à un véritable accès de rage. Se voyant partir, se sentant mourir, ses heures s'écoulaient à blasphémer et à maudire.

Dupe il avait été, il le comprenait maintenant. On ne l'avait fait sortir de la forteresse de Spandau, que pour faire de lui de la chair à émeute.

Et il se débattait, se tordant, écumant, repoussant les malheureuses sœurs, épouvantées de cette infernale agonie.

GEORGES PRADEL

(A suivre.)

Voici les communes belges pour lesquelles l'affranchissement des lettres est de 20 centimes au lieu de 25 :

Antoing, Blandain, Celles, Comines, Courtrai, Dottignies, Gaurain-Ramecroix, Havinnes, Menin, Messines, Mouscron, Moorslede, Néchin, Neuve Eglise, Taintignies, Templeuve, Tournai, Warneton, Warcoing, Wervicq, Ypres